Hélisenne de Crenne

Le Songe de Madame Hélisenne

Edition établie et annotée par Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin
Paris : Honoré Champion, 2007, 189 pages

Le temps où l'on accusait les femmes auteurs de ne pas avoir écrit les oeuvres qui portaient leur nom semble être, à tort ou à raison, revenu au galop. Hélisenne de Crenne s'est elle-même brièvement trouvée sous caution, mais l'unité stylistique et thématique des oeuvres publiées sous son nom confirme aisément qu'elles sont le fruit d'un seul auteur.

Quiconque étudie ou enseigne les œuvres d'Hélisenne de Crenne cite spontanément Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin qui sont sans aucun doute parmi les experts les plus enthousiastes d'un auteur dont la prose alambiquée décourage plus d'un lecteur. Après celles des *Angoysses douloureuses* et des *Epistres* établies respectivement par Christine de Buzon et Jerry Nash, Beaulieu et Desrosiers-Bonin nous offrent la première édition critique annotée du *Songe de Madame Helisenne*. Leur transcription est fidèle au texte de 1540 mais ils ont aussi inclus les variantes des éditions de 1541, 1543, 1551 et 1560. L'Introduction (9–31) riche de détails qui lient *Le Songe* aux *Angoysses Douloureuses* étudie les sources des citations, des emprunts typiques de l'époque, des métaphores et des allégories qu'ils identifieront et développeront dans d'abondantes notes. Évitant tout bavardage superflu quant à Hélisenne elle-même, Beaulieu et Desrosiers-Bonin soulignent néanmoins que l'identité de « Marguerite Briet, épouse de Philippe Fournel, sieur de Crenne » qu'on lui prête généralement reste à prouver. Nous partageons aussi leurs scrupules quant à « une lecture autobiographique d'une oeuvre où la figure d'Hélisenne, fictive ou non, impose un discours sur la femme et par la femme » (12), qu'il faut se garder de lire comme une confidence sinon une confession intime de l'auteur.

Ce qui est certain est que *Le Songe de Madame Helisenne*, paru chez Denis Janot en 1540, reste l'ouvrage le moins lu et le moins commenté du corpus hélisenien de « quatre écrits publiés en rafale entre 1538 et 1541, tous chez Denis Janot à Paris » (12–13) : *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* (privilege du 11 septembre 1538) les *Epistres familiares et invectives* et *Le Songe de Madame Helisenne* (privilege du 18 octobre 1539 pour ces deux oeuvres) et les *Quatre Premiers Livres des Eneydes* (privilege du 8 mars 1541). Les trois premières œuvres mettent en lumière les multiples facettes du thème qui les lie : le conflit entre l'amour sensuel—ici adultère et la moralité imposée par la raison, l'indépendance de la femme dans le contexte des relations entre les sexes et l'autorité d'un époux sur sa femme.

Il est indéniable que le rêve d'Hélisenne dans *Les Angoysses* est le palimpseste sur lequel s'écrit *Le Songe*, dont la narration est assurée par le rêveur, le personnage-narrateur Hélisenne (26). Il est tout aussi certain qu'elle n'est pas la première femme à exprimer le point de vue féminin sous forme de dialogues ou de débats, oniriques ou non, où le narrateur est à la fois sujet, objet et spectateur, muet ou non : Christine de Pisan et Marguerite de Navarre l'ont fait avant elle. Si « Jeanne Flore » ne l'a pas déjà fait, elle le fera sous peu. Dans *Le Songe*, cependant, Hélisenne utilise le « je » dans la description-justification de l'œuvre qu'elle vient d'écrire, et ceci jusqu'au moment où, succombant à l'extrême tristesse qui l'accable, elle tombe dans un profond sommeil. Dès ce moment, elle sera « la dame Helisenne » lors de chacune de ses interventions. Dans son rêve elle se trouve dans un paysage idyllique où apparaissent soudain un jeune homme et une dame qui, comme elle, souffrent d'amour. Ils cherchent l'un et l'autre le moyen de connaître les délices de leur amour contrarié, mais la dame y montre plus d'ardeur. Dans un long dialogue, elle révèle en effet qu'elle est pratiquement séquestrée, ne peut sortir seule, et qu'on observe le moindre de ses gestes. Elle souffre tant de la perte de sa liberté qu'elle est prête à quitter son mari, quoi qu'il en coûte. L'amant craint la violence du jaloux et suggère qu'ils continuent à s'écrire jusqu'à ce qu'une solution se présente. S'exposer au danger étant selon elle préférable à la souffrance de ne plus le voir, le dialogue devient un débat de plus en plus animé au cours duquel elle lui soumet tous les arguments possibles sans parvenir à le convaincre. C'est quand elle déclare qu'elle préfère la mort plutôt qu'être séparée de lui que la dame Helisenne intervient, lamentant le sort de ceux qui, comme eux et comme elle, souffrent d'avoir vénéré et honoré Cupidon. Touchée par la véhémence de son discours, Vénus apparaît et conseille à l'amant de céder aux désirs amoureux qui sont la source de son désarroi et du tourment de la dame. Il semble fléchir et c'est à ce point que Pallas-Minerve surgit, l'invitant à la suivre et à joindre ses disciples.

Le second tableau met en scène Vénus et Pallas-Minerve dans un débat dont le seul but est, par une pléthore d'*exempla* contradictoires, de convaincre l'amant, de le séduire en quelque sorte, alors que la dame reste muette sinon ignorée. Les conseils de Vénus avaient brièvement tenté l'amant mais ceux de Pallas-Minerve lui semblent plus persuasifs. Cupidon, qui avait sans doute assisté au débat sans être vu, entre en scène. Sur l'ordre de sa mère, il décoche une flèche au cœur de l'amant récalcitrant, et une flèche plombée dans celui de la dame, dont la passion s'éteint immédiatement. Elle dénonce le manque de sincérité de l'amant maintenant répudié qui ne jouera plus aucun rôle dans les débats s'il n'a pas disparu.

Vénus et Cupidon s'éclipsent, et il est intéressant de noter que Sensualité demeure, mais elle finira par se soumettre aux arguments de Raison. Après ce renversement de situation, « ce seront désormais les rapports égalitaires entre la femme et l'homme qui domineront le dialogue entre Raison et Hélisenne » (19), ou plutôt les questions que la dame Helisenne pose à Raison, dont les réponses sont uniquement basées sur l'autorité de textes de la Bible, des Évangiles, des Pères de l'Eglise, et de théologiens du Moyen Âge, en vue du Salut éternel.

Les compagnes ou disciples de Raison: Chasteté, Honneur, Charité, Humilité, Diligence, Abstinence, Vérité et enfin Paix accompagneront la dame amoureuse dans la progression morale qui suit sa conversion, car conversion il y a. Elle représente le stéréotype de la mal mariée qui aime, est aimée et injustement maltraitée par un mari jaloux (on la retrouvera dans la *Comédie des Quatre Femmes*) mais, comme les mal mariées de Jeanne Flore, elle honorait Vénus et Cupidon et n'attendait que l'occasion propice pour l'adultère. La dame de la *Comédie*, par contre, rejette *presque* immédiatement le conseil de la Vieille, qui est de tromper son mari avec celui qu'elle aime et qui l'aime. La dame amoureuse du rêve restera vertueuse, comme le sera celle de Marguerite de Navarre. Exonérée de la tentation du péché, absoute des calomnies, son honneur intact, elle ne connaîtra jamais l'amour partagé. Mal mariées l'une et l'autre, elles continueront à souffrir les mauvais traitements d'époux qu'elles n'aiment pas. La dame amoureuse trouvera peut-être la sérénité et la paix intérieure que lui promet Raison, mais celle-ci *et cette sacrée, noble et preclaire société disparaissent alors en un instant* (132).

Beaulieu et Desrosiers-Bonin semblent troublés par la « vehemente tristesse » et la « fascherie » (132) qui éveillent Hélisenne, et les questions qu'ils posent (qu'ils se posent) en invitent d'autres. Cette ultime interlocution est la première depuis le prologue où elle utilise le « je », et c'est alors qu'elle (la dame Helisenne ayant, elle aussi, disparu) décide de « prendre la plume pour par ses escriptz le rediger » (132). Ils suggèrent finalement dans leur Conclusion que « les tensions qui opposent amour et morale dans l'ensemble du corpus helisénien ne semblent pas avoir trouvé, dans la sphère nettement plus abstraite et fortement rhétorique du songe, une résolution univoque » (31).

Conclusion ambiguë, certes, mais peut-être intentionnellement floue. La narratrice du *Songe* a le génie de descriptions interminables qui ne décrivent rien de tangible car l'élément visuel en est délibérément omis. À la fin de la page 51, le jeune jouvenceau dont elle admire la beauté reste aussi dépourvu d'une enveloppe physique qu'il l'était à son arrivée au début de la page 49. La dame amoureuse, *resplendissante en venusté* (53) n'est qu'une source de larmes intarissables et de profonds soupirs.

Que la dame Helisenne du *Songe* soit ou ne soit plus l'Hélisenne qui admirait son corps dans *Les Angoysses*, ou l'auteur qui a choisi la tradition onirique pour cette « représentation de l'Autre », elle reste un personnage invisible dont le conflit intérieur reste à résoudre. Il serait intéressant d'imaginer comment « Jeanne Flore », Marguerite de Navarre et quelques lectrices des années 1540 auraient interprété la « vehemente tristesse » et la « fascherie » d'Hélisenne lors de son réveil. Les lecteurs modernes seront sans doute loin de l'unanimité à ce sujet.

Peu d'entre nous seiziémistes étaient prêts à en affronter les difficultés, mais le « corpus hélisenien » est maintenant complet, grâce à Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin. Nous ne pouvons que recommander leur édition du *Songe* pour toute bibliothèque universitaire.

Les 222 notes (pour un texte de 90 pages) sont riches de renseignements, d'explications et de références souvent indispensables pour les citations d'interprétation ou d'identifications difficiles, et cela va sans dire, de complexités stylistiques. La Bibliographie (169–176) ne comprend que les livres et les articles cités dans le volume mais réfère le lecteur à une bibliographie de l'ensemble des textes d'Hélisenne de Crenne. Le Glossaire (177–181) est bref mais les notes le complètent efficacement. L'Index (183–188), intimidant par sa richesse, sera du plus grand aide pour tout travail de recherches sur *Le Songe*.

RÉGINE REYNOLDS-CORNELL, *Agnes Scott College*

Nicolas Ducimetière

Mignonne, allons voir ... Fleurons de la bibliothèque poétique Jean Paul Barbier-Mueller

Genève-Paris : Musée Barbier-Mueller-Hazan, 2007, 538 p.

Les spécialistes de poésie française de la Renaissance connaissent tous les ouvrages anciens et rares que M. Jean Paul Barbier a accumulés depuis plusieurs décennies. Ils ont donné lieu à une formidable recension nourrie d'informations biographiques, historiques et littéraires qui a abouti à la publication en plusieurs tomes de *Ma Bibliothèque poétique* (Genève, Droz, 1990-...). Cette série figure dans toutes les bibliothèques publiques et personnelles car elle offre un catalogue de référence inégalé et une source d'informations nécessaire pour la poursuite des travaux universitaires, qu'ils soient littéraires ou bibliographiques.

Avec la parution d'une sélection des beaux livres du XVI^e siècle composant la collection de M. Barbier, à Genève, le curieux et le chercheur disposent d'un outil